L'ABEILLE.

JOURNAL OFFICIEL DE L'ETAT.

PAR BULLIT, MAGNES CIE.
No. 81, Rue Chartres.

COURSE QUOTIDIENNE.....$12 par an
Pr. ..... payable *Francs* par semaine, $18

NOUVELLE-ORLEANS:
MARDI MATIN, 27 AVRIL 1841.

POUR GOUVERNEUR:
HENRY JOHNSON.

BIENVEILLANCE DE L'ANGLETERRE EN VERS LES ETATS-UNIS.

L'article suivant du *London Standard* est si hostile à l'indépendance et aux institutions de l'Union que nous croyons devoir le mettre sous les yeux de nos lecteurs. Nous savons bien qu'un journal ne représente dans beaucoup de cas qu'une portion de l'opinion publique et non l'opinion publique toute entière. Cependant les doctrines machiavéliques que ce journal développe s'accordent si bien avec l'esprit habituel et la tendance constante du gouvernement anglais, qu'on ne peut s'empêcher de lui donner une sérieuse attention. Puissions-nous par ce rapprochement faire comprendre aux *multijoiteurs* quel funeste secours ils prêtent, sans le savoir, à l'aristocratie anglaise en particulier et à la cause du despotisme en général.

A propos de l'affaire de McLeod le *Standard* dit:

"Si le gouvernement central ne peut pas contrôler ses relations avec les puissances étrangères, il faudra que ces puissances forment des liaisons diplomatiques directes avec chaque Etat. Ces liaisons pourront d'abord n'être pas ostensibles; mais elles prendront de l'importance avec le temps par des considérations de nécessité et d'avantages réciproques et finiront, plus tôt qu'on ne pourrait le penser, par former partie intégrante et ostensible de la politique de l'Union. Alors, à ce principe actif de séparation se joindra, comme auxiliaire, la doctrine maintenant avouée de la suprématie absolue de chaque Etat dans l'administration de la justice. Viennent ensuite les jalousies, et il ne peut manquer d'en survenir, et cette doctrine donnera un vaste champ pour une guerre de poursuites et de contre poursuites, guerre qui ne pourra manquer d'en amener une d'un autre genre. Dans l'affaire qui nous occupe, la violation de la justice est dirigée malicieusement contre l'Angleterre, mais aussi sûr qu'il y a une vérité historique, cet outrage est le sceau de la destruction des Etats-Unis comme peuple uni. Il n'est même pas impossible que, par suite, quelques-uns des Etats ne sollicitent l'honneur d'appartenir encore une fois à l'Empire Britannique.

"Devons nous nous réjouir ou nous plaindre de la dissolution imminente, qui ne peut manquer de la République Américaine? Nous en réjouir sans aucun doute. Nous en réjouir non seulement comme anglais, mais comme amis de l'espèce humaine. L'expérience d'un grand gouvernement démocratique a été fait sur la plus grande échelle et avec des avantages telque pour et les inspirer Platon en sont confus. Un peuple est placé de la sorte le plus intelligente et le plus riche qu'il y ait au monde, et entre immédiatement en jouissance des fruits des arts et de la civilisation, ainsi que des trésors littéraires; il trouve un pays fertile et presque sans limites, séparé de tout voisin ambitieux. Tels sont, en effet, les avantages avec lesquels la République Américaine, il y a sauté et aux commencements grandement prospère. Le résultat de l'expérience est un avilissement du caractère national, et un mouvement retrograde de l'esprit public, sans exemple dans l'histoire du monde. Pour prouver ce que nous avançons il n'est pas nécessaire de citer autre chose que cette affaire de McLeod, mais s'il le fallait ne suffirait il pas de mentionner ces contrebandes d'esclaves, ces bombardements de Nouvelles Bahamas, et l'invasion du Texas? Est-ce que les ancêtres de la race Américaine actuelle auraient souffert de tels actes pendant qu'ils faisaient partie de l'empire Britannique? Pendant que les Etats Unis faisaient partie de l'Empire Britannique, ils ont produit des hommes comme Washington, Franklin, Adams, Patrick Henry, Jefferson; et maintenant ils ne hommes ont fait surgir les institutions démocratiques."

Comme on voit, le journaliste anglais ne ménage pas le sarcasme et les injures; que serait-ce donc si nous avions le courage de traduire littéralement et si nous n'avions pas presque partout adouci ses expressions? Mais on est vraiment embarrassé de dire ce qui offense le plus dans son article ou des injures grossières ou des sophismes absurdes, ou des hérésies politiques.

Y a-t-il rien au monde de plus ridicule, que d'avancer sérieusement que le refus d'extradition de McLeod prouve *l'anti-nationalisme du gouvernement?* Y a-t-il rien de plus absurde encore que d'attribuer à tout un peuple les actes isolés de quelques individus? Enfin y a-t-il rien de plus absurde que de nous inspirer à crime de faire ce que le *peuple modèle*, d'après le *Standard*, nous a appris lui-même à faire et de considérer comme notre propriété légitime ce que nous lui avons acheté et payé? L'Angleterre a fait, plus qu'aucune autre puissance, certain commerce qu'elle réprouve maintenant, et d'où vient qu'elle ne s'est avisée d'avoir des scrupules là dessus que lorsque son intérêt le lui a commandé? Que la grande Bretagne cesse donc de parler de philanthropie et de cette nation secrète et que par conséquent rien n'en aurait transpiré.

VARIETES.

ARAMINTHA.

Vers la fin de l'année 1750 dans un riche salon des eaux de Tunbridge, se trouvait réunie l'élite de la société anglaise. Des femmes aux visages radieux, aux grâces exquises, au costume recherché, jouissant du éventail et se faisant faire la cour par un essaim de brillans cavaliers. Au milieu de cette foule élégante, un seul homme était silencieux et rêveur. Appuyé contre l'antique cheminée de marbre blanc, il ne quittait, ni des yeux une charmante lady assise auprès de cavalier. Rien ne pouvait la distraire de ses contemplations, ni les sots jaquins, ni les oeillades assassines des autres coquettes de l'assemblée.

Enfin un jeune seigneur se détache d'un groupe et vint droit au beau distrait. Lui frappant sur l'épaule, il le ramena brusque sant à la réalité.

—Quoi! dit-il, mylord Ethérige serait-il devenu muet?

—Oui d'admiration pour cette ravissante inconnue qui paraît en ce moment à lady Athelstone. Oh! sir Cecil, que de noblesse dans le maintien, que de finesse dans le regard! Ce n'est pas une femme, mon ami, c'est un ange!

—Ou plutôt un lutin; car elle paraît très disposée à tourmenter ses adorateurs, moi-même....

—Vous lui avez parlé! elle vous a répondu?

—J'ai eu ce double honneur.

—Et que vous a-t-elle dit?

—Eswin, les femmes sont de terribles sirènes. Elles forment toutes des lacs pour nous y faire tomber.

—Serieo-vous amoureux?

—Moi! je ne l'ai jamais été.

—Taisez-vous donc, est-ce que l'on avoue cela?

—Chacun a son système. Je ne vous parle pourquoi l'on se vanterait d'avoir beaucoup aimé. Un pareil aveu annonce une faiblesse de cœur, qui, en principe: j'étais amoureux et présomptueux aussi: les amans le sont rarement. Mais je ne saurais être jaloux d'un ami, et la seule grâce que j'implore maintenant de vous.... c'est l'honneur d'un moment à votre cœur.

—Ah! mon Dieu! quand on le dit, c'est qu'on le pense. D'ailleurs il est impossible d'appeler amour ces nombreuses chimères que les jeunes gens trouvent au seuil de l'Université; mais un jeu plus tard, l'heure de l'amour véritable devra sonner pour eux et....

—Justement, Mylord, une heure tintent en ce moment à la pendule du salon. Cette pendule sonne t-elle pour vous ou pour moi?

—Pour qui vous êtes! il est impossible de cacher sciemment en votre compagnie. Je cou pte sur l'amour pour vous rendre aimable, et c'est dans cette d'une espérance que je vous réclame le droit de cette heure fortunée.

—Ainsi, pour obéir à l'aiguille fatidique, je serais maintenant amoureux. Un instant, Mylord, permettez-moi de revenir au commencement de notre conversation. Rappelez-vous avec quel feu vous avez parlé de la belle inconnue; demandez à votre cœur ce qu'il vous dictait alors, et gardez ensuite pour vous ce qu'une generosité feinte vous faisait m'offrir.

—Sir Cecil, je ne saurais....

—Vous êtes trop poli.... Je ne tiens pas autant que vous le croyez à l'étiquette, et je préfère vous laisser naviguer le premier sur le fleuve du *Tendre*. Au moins votre expérience pourra-t-elle me servir. D'ailleurs je ne suis pas fâché d'étudier les degrés de la passion sur le visage d'un ami.

—Ah! c'est trop fort! Son Honneur compte apparemment me choisir pour *sujet*.

—Ou pour modèle. Je suis de ceux qui voudraient voir leur portrait avant de se faire peindre.

—C'est le meilleur moyen de ne plus le désirer.

—Ainsi, Eswin, il est convenu que vous êtes amoureux!

—Je tremble quand j'y pense.

—Plaignez vous donc, vous allez être le plus heureux des hommes.

—Ou le plus malheureux.

—Adieu, mylord, nous nous reverrons demain à la toilette de lady Aramintha Willis.

En achevant de prononcer ces mots, sir Cécil Trévanion salua avec une gravité vraiment comique mylord Edwin Ethérige, et disparut au milieu de la foule avant même que le jeune seigneur eût eu le temps de lui demander quelle était cette lady Aramintha Willis.

Mylord Ethérige passa la nuit sans dormir. Sir Cécil avait de une jaute, Edwin était éperdument amoureux. Il n'est pas toujours besoin du temps, ce maître morose, pour apprendre à aimer ou à oublier. Un rien vous subjugue, un rien vous détache; l'amour n'est qu'une impression assez raisonnable pour ne mourir n'est que du jour de la durée de ses sensations.

Le jour éclairait à peine l'appartement d'Edwin, que déjà le jeune lord était levé. D'un air impatient, il sonna son valet de chambre et se mit à sa toilette. Il se fit raudrer avec soin, revêtit le costume le plus élégant du monde, se prit à rêver aux odeurs les plus exquises, et, quand il fut prêt, s'assit dans une large bergère, en suivant avec anxiété l'aiguille de la pendule gothique. Comme il s'ennuya durant ces minutes d'attente! il lui sembla qu'elles renfermaient à elles seules tout le fils siècle. Enfin, la lumière se répandit à flots dans la pièce; elle éclaira les tentures de Damas, se reflèta dans les glaces, épanouit les fleurs du tapis, et colora doucement le visage de mylord Ethérige. Edwin bondit de joie comme un enfant; il abandonna promptement la bergère où il s'était dépité, accorda un dernier examen à sa toilette, jeta son feutre à plume sous son bras, et fut en un instant sur le perron de l'hôtel, devant lequel son riche équipage l'attendait.

—Chez sir Cécil Trévanion, s'écria-t-il, en s'élançant dans la voiture.

Les chevaux blancs tournèrent lentement de milieu de la voie coupe; puis, prenant leur essor, ils entraînèrent au grand trot le nouvel amoureux.

Mylord Ethérige trouva son ami fort occupé de déjeuner.

J'étais sûr de recevoir votre visite ce matin, dit le baronnet en riant, et je ne vous demanderai pas si vous avez mal dormi.

—Très mal, répondit Edwin, les singulières paroles que vous avez prononcées hier en me quittant m'ont préoccupé toute la nuit. Quelle est cette lady Aramintha dont vous vous êtes tant vantée?

—Celle que vous aimez, Edwin; on ne parle jamais à un amant que de celle qu'il aime.

—Ainsi ai-ainsi je devine. Mais comment pourrais-je aller chez cette dame sans lui avoir été présenté?

—Je me charge de vous conduire ce matin à sa toilette.

—Vous la connaissez donc?

—Certainement, et, si je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'est que je n'étais pas fâché de vous tourmenter un peu, je la connais.... depuis quelques jours. C'est l'amie intime de lady Athelstone; elle habite avec cette dame, et bien que très jeune, elle est veuve d'un vieux mari. Du reste, la perte du moderne Titos n'a point altéré les roses de son teint. Elle est belle comme Vénus, spirituelle comme les neuf Muses, et cruelle comme Pénélope.

—Oh! non ami, c'est une perfide, s'écria Lord Ethérige avec enthousiasme, et je voudrais déjà lui faire ma cour.

—Oui.... quand j'aurai fini de déjeuner, lu non numéro du *Spectateur*, et passé mon habit de toilette.

—Dieu! quel ennui!

—Ecoutez donc Mylord, moi, je ne suis pas amoureux.

—Soyez ami, au moins.

—Quand j'aurai déjeuné. Je n'ai pas envie de perdre la santé, parce que vous perdez la raison.

La patience est une vertu bien difficile pour un amant! Mylord Ethérige avait tant attendu, que la fin il ne se pouvait plus rien dire qui ne parût sensée. Son cœur battit avec violence quand la porte du boudoir d'Aramintha, s'ouvrit à grands battans pour le laisser passer. La déesse du temple était assise devant une psyche. Elle écoutait les déclarations et les fades madrigaux d'une foule de jeunes seigneurs, tandis que sa rêverie jetait un reflet de poudre sur ses cheveux bruns et lui posait coquettement sur la tête de voyageuses barbes en dentelle.

Lady Aramintha Willis était belle, d'abord parce que la nature l'avait douce de ses plus riches dons, ensuite parce qu'elle était amie de la nature. Elle n'avait adopté ni le costume de son époque que les modes gracieuses et bien seyantes, elle ne portait ni rouge, ni mouches, ni trop larges paniers, mais elle portait les étoffes les plus chatoyantes, les poufs les plus nuageux, les guirlandes les plus fines.

Elle reçut Edwin avec une aisance parfaite, et parut vouloir dédaigneusement le compliment au nombre de ses adorateurs. La conversation fut piquante et variée. Assis vis-à-vis d'Aramintha, lord Ethérige recueillait avec ivresse les moindres paroles de la charmante lady. Souriait-elle? il souriait; rêvait-elle? il rêvait; et son émotion fut extrême, lorsque d'une voix enchanteresse elle lui demanda comment il s'y prenait pour attacher son bouquet. Il s'agissait de le fixer à droite ou à gauche d'un delicieux corset de taffetas rose.

—Mais à votre place, Madame, répondit Edwin en rougissant, je l'attacherais à gauche parce que c'est le côté du cœur.

Bien souvent lady Willis avait entendu de semblables paroles, mais jamais elles n'avaient été prononcées avec autant de charme et de simplicité. Aramintha rougit aussi, et fixa sur le jeune lord un regard troublé qu'elle abaissa rapidement vers son bouquet.

Depuis cette heureuse matinée, Lord assista régulièrement aux réceptions d'Aramintha; chaque jour augmentait sa passion, chaque jour l'avait mieux vu le cœur de lady Willis. Pourtant la coquette feignit l'indifférence; mais l'amour est comme la vanité, on bien qu'on s'entête pour l'en chasser de plus fort, et le trouve toujours à se glisser à travers les interstices. Tant à que les deux amans se trouvaient en observant la plus grande discrétion, se cacher au monde et à eux-mêmes, la société des eaux était instruite de leurs sentimens. Les hommes en voulaient à lord Edwin, les femmes à lady Willis. Pourtant on les laissait tranquillement s'enamourer, et l'on riait à leurs dépens. Mais un jour vint où l'on ne s'amusait pour ne rien apprendre à des gens qui savaient tout.

Un soir, Mylord Ethérige sortit à pied afin d'aller rendre visite à lady Willis. Avant qu'il n'eût chez elle, le son d'une voix entendue frappa son oreille, il s'arrêta devant la fenêtre du salon qui se trouvait au rez de chaussée et aperçut lady Willis assise auprès d'une table richement sculptée sur laquelle étaient un coffret ouvert et quelques lettres dépliées. Lady Willis tenait à la main un portrait en miniature et s'efforçait de le ressembler aux traits agréables de la petite fille de lady Athelstone, qui, montée derrière Aramintha, leur sourit tout bas, pour que les deux mines du monde pour obtenir l'objet de ses désirs.

A cette vue, la jalousie coupa net le front d'Edwin. Quel pouvait être ce portrait dont on le cachait tellement la portée? Mylord Ethérige se présenta dans le salon avec un visage joyeux. Lady Willis, cette jalouse, cette mauvaise langue de lady Willis, elle demanda avec empressement au jeune homme de nouvelles de santé.

—Je souffre un peu, répondit il, le séjour de Bath m'a fait plus de mal que de bien, et je compte quitter prompt ement Tunbridge. Du reste, Madame, je ne pense pourquoi je vous.... ou plutôt, ma santé peut et portant. Ma présence n'est pas nécessaire à votre bonheur.

—Mais on regrette toujours son amie.

—Des amis, oh! Madame, quand on vous regrette on en a tant, qu'on oublie facilement ceux qui sont absents.

—Vous vous trompez, répondit Aramintha d'un ton piqué, je ne suis pas aussi oublieuse....

—Ah! pardon, Madame, et j'en ai la preuve à l'instant même; il y a des personnes dont vous vous souvenez, surtout lorsque elles vous laissent leur portrait.... son sein, au milieu duquel elle le cachait, s'était entrouvert, et le portrait s'en était échappé.

Cette seule rougeur l'accusait. Edwin frémit en voyant qu'il avait eu raison de la soupçonner.

—Oh! mon Dieu! s'écria lady Aramintha, mon Dieu! faudrait-il renoncer à vous voir? Vous m'avez pénétrée de la vie! C'est en vain que l'homme veut croire à la vie, au bonheur, l'ennui le rattrape toujours lui tire au visage et le traite d'insensé. Je le sais maintenant, Madame, j'avais tort, je vous aimais, et, plus grande folie! je me croyais aimée. Oh! pardon, Madame, c'est la jalousie qui vous parle de moi. Mon amour ce sera la dernière que je vous parlerai de ma douleur.

—Vous avez raison, répondit en souriant Aramintha, parlez-moi pour la première fois de votre amour et pour la dernière de votre douleur, car, autant je serai heureuse de votre aveu, autant je vous en voudrai de votre souffrir. Mylord, je ne suis pas aussi lé-gère que vous le pensez, moi, je n'oublie pas les absens, et, pour vous le prouver, je dois vous montrer un portrait que j'ai fait de souvenir.

La belle veuve tira doucement une chaîne tressée à son col, et le portrait de mylord Ethérige s'échappa du sein qui le cachait.

—Aramintha, ma douce Aramintha! s'écria le jeune lord en tombant aux genoux de lady Willis, je ne suis pas digne d'un aussi grand bonheur, car je vous ai méconnue. Pardonnez-moi....

—Oui, répondit malicieusement Aramintha, oui Mylord, je vous pardonne.... en vous accordant ma main....

—Voici, dit une voix connue, une décision qui déchirera bien des cœurs, mais il est malheureusement trop vrai que dans la vie les uns pleurent souvent du rire des autres.

Ces paroles arrachèrent les deux amans à leurs rêveries; ils levèrent la tête et virent sir Cecil Trevanion debout sur le seuil de la porte. Leur chagrin, puis leur joie les avaient empêchés d'entendre annoncer le baronnet.

—Oui, Madame, ajouta sir Cécil en s'avançant, mylord Ethérige va faire bien des envieux. Mon neveu je suivais, vous y gagnez, vous en excipule: j'étais amoureux et présomptueux aussi: les amans le sont rarement. Mais je ne saurais être jaloux d'un ami, et la seule grâce que j'implore maintenant de vous.... c'est l'honneur d'un moment à votre cœur.

Mme. Anna des Essarts.

Mr. l'Editeur,
Veuillez annoncer Mr. CHARLES TREMOULET comme candidat pour représenter le 2ème District au Conseil de ville. Mr. Tremoulet a droit au support du grand nombre de votants.
Ami de l'Homme.

DERNIERES DATES

New York	avril 19	Liverpool	mars 19
Boston	avril 19	Londres	mars 17
Philadelphie	avril 17	Havre	mars 12
Baltimore	avril 17	Paris	mars 12
Charleston	avril 17	Bordeaux	mars 12
Vera-Cruz	fév 16	Hambourg	mars 12
Campeche	mars 21	Hambourg	avril 2
Mexico	mars 26	Hambourg	avril 2

LISTE MARITIME.

PORT DE LA NOUVELLE-ORLEANS

EXPEDIES.

Navire à vapeur Neptune, Rollins, Galveston, James Reed & co
Navire Columbine, Welsh Liverpool, Maxwell & Buchanan
Gossypium, Brown, Londres, T & C Jenkins
Colchine, Kolbt, Havre, S & J N Whitney
Barque Ludwig, Lerman, Boston, Bowe & Grenshaw
Brick Creole, Assortin, Richmond, T H Kidder
Ocean, Creighton, New York, A Lanfear
Goel, Gazelle, Dunbrody, Gottenberg, Bedford & Beck
Dunham, Crow, New York, Capt
Sally Miller, Fisher, New York,

ARRIVES.

Bateau de remorque Tiger Clarke, des Passes.
Bateau de remorque Mohican, Hollingsworth, Passes
Bateau de remorque Claiborne, Baker, des Passes.
Navire Middlesex, Grozier, de Boston.
Navire Chatesbriand, Lamalle, de Bordeaux.
Navire à vapeur Texas, Nash, Wright, de Galveston.
Steamer Athenian, Henry, de Intourche
" Maid of Ark nsas, Mitchell, de Tchula
" Buffalo, Myers, de Cincinnati.
" Baton Rouge, Bingham, de Vicksburg.
" John Linton, Kimball, des Natchitoches.
" Robt. Fulton, Kinney, de Bayou Sarah.
" Pelain, Hinkley, de Terre Bonne.
" Feliciana, Jordan, du Bayou Tunica.
" Mississippi, Swan, de St. Louis.
" Cumberland, Irwin, de Nashville.

MEMORANDA.

Le navire à vapeur New York annonce trois navires à la barre Sud Ouest, et la goel. Louisiana en dehors des passes.

Brigs à la hauteur de Holm in the Well, navires Middlesex, Emperor, de New York pour ce port.

HABILLEMENS D'ETE.

MESSRS. ET KETCHAM, encouragent des rues de la Vieille Levee et Tchoupitoulas, ont maintenant en main un assortiment confectionné dans les derniers goûts qu'ils vendent à des prix excessivement bas, soit en gros soit en détail. Leur assortiment se compose d'habits de drap de merinos noir, bleu et de couleur, de toile blanche et écrue, de toile à coutil, d'habits des blouses de drap de merinos noir, bleu et de couleur, de toile blanche et écrue, de toile à coutil, d'habits d'enfans, pantalons de bombazine et de Cincassienne de toutes genres et couleurs, gilets de satin unis et à dessins, de la Marseille, de velours et de bombazine.

Ils viennent aussi de faire l'ouverture d'un nouveau genre de chemises de toile, avec ou sans jabots, et de chemises de mousseline unie et de soulin, avec le devant et le col en toile.

Aussi:

Malles en cuir, de voyage, quelques unes de dimensions extra, et un assortiment complet de tous sortes d'objets de toilette et de fantaisie. 27 avril

A VENDRE—Le magasin bien achalandé situé rue Conti No. 471, le propriétaire vend le magasin parce qu'il est forcé de faire un voyage, et n'a personne pour le remplacer; ainsi il engage les marchands qui desirent faire un bon commerce s'adresser à venir le voir. Aussi un malatre attendu même affaire à vendre le fonds de commerce de tabac, sur un magasin, bon marchand, bon cuisinier, patisseur très intelligent.

Je fais savoir aux dames et au public en général, qu'à partir du 27 courant, je vendrai toutes mes marchandises à prix coutant.
27 avr—8 J. NORWOOD.

A CALONNIE ayant profité du désordre qui s'est glissé dans les livres d'une des banques de cette ville, pour répandre le bruit que mon compte se trouvait sortir pour une forte somme, je donne ici le démenti le plus formel à toute personne qui donne cours à ces propos. Je laisse au public à juger entre moi et les calomniateurs.
F. FRED. BUISSON.

EN remerciant les personnes qui ont bien voulu m'aider à sauver une partie de mes effets lors de l'incendie qui a détruit mon établissement samedi soir, je les prie d'aller reconnaître les effets sauvés par elles, rue Conti, chez Mr. Marigny. J. DEFOUILLY. 27 avril—M

IL a été mis en vente depuis quelques jours une histoire de la Louisiane par M. Victor Dutouchet. Cet ouvrage qui va continuer jusqu'en 1840, est précis et succinct, indique ce qu'il est nouveau comme renseignement et intruit, a rendu un véritable service aux Louisianais, en leur liant un livre, dans lequel on retrouve une foule de faits et récits qu'ils n'étaient que peu connus avant cette publication.

Son prix modique et son importance matérielle lui assurent un prompt débit.

On le trouve chez Lelièvre, encoignure Royale et Bienville, et chez tous les libraires de la ville. 27 av—6

ETAT DE LA LOUISIANE,
Ville de la Nouvelle Orléans.

PARDEVANT moi William Young Lewis, notaire public dûment commissionné et assermenté, demeurant pour cette paroisse et ville de la Nouvelle-Orléans, et les témoins soussignés, en compagnie Messieurs George Heaton et James Heaton, demeurans en cette dite ville de la Nouvelle Orléans;

Lesquels ont Jean François Languille et Pierre Joseph Languille, maintenant demeurant en cette ville, mais domicilés dans la paroisse de St-Bernard, en cet Etat;

Lesquels ont comparu devant moi et déclarent: "Qu'en vertu d'un acte de la Législature de l'Etat de la Louisiane approuvée le 13 mars mil huit cent trente sept, ils se sont réunis pour former une compagnie, ou société, dont toutes les entreprises et profits seront pris et payés par le fleuve Mississippi, depuis en longueur, et la largeur, et jusqu'à ce que ladite société ait accompli son but, et ait remontant sont au secondaire de cette ligne.

Que le capital de la société consiste en quatre cent mille piastres divisées en action de cent piastres chacune, laquelle dite somme de quatre mille piastres est le capital de la société qui circulent Michaux, avec les actions, les bonifications et autres dépendances, appartiennent le tout aux quatre comprises susnommées.

Que la société ainsi formée aura pour terme de cinq années entières et consécutives qui ont commencé au dix avril courant et finiront au dix avril mil huit quarante six, et non plus tard, et que les actionnaires ne pourront en aucun cas, ni en aucun prétexte, ni en aucun prétexte, ni en aucun prétexte